

RENÉ GIRARD

À l'heure du péril

(Épilogue d'*Achever Clausewitz*, Carnets Nord, 2007)

Si nous poussons jusqu'à son terme le raisonnement que nous avons suivi, celui d'une montée aux extrêmes devenue planétaire, il nous faut évoquer la nouveauté totale de la situation dans laquelle nous sommes entrés depuis le 11 septembre 2001. Le terrorisme a encore fait monter d'un cran le niveau de la violence. Ce phénomène est mimétique et oppose deux croisades, deux formes de fondamentalismes. La « guerre juste » de George W. Bush a réactivé celle de Mahomet, plus puissante parce qu'essentiellement religieuse. Mais l'islamisme n'est qu'un symptôme d'une montée de la violence beaucoup plus globale. Il vient moins du Sud que de l'Occident lui-même, puisqu'il apparaît comme une réponse des pauvres aux nantis. Il est l'une des dernières métastases du cancer qui a déchiré le monde occidental. Le terrorisme apparaît comme l'avant-garde d'une revanche globale contre la richesse de l'Occident. C'est une reprise très violente et imprévue de la Conquête, d'autant plus redoutable qu'elle a rencontré l'Amérique sur son chemin. La force de l'islamisme vient, entre autres choses, de ce qu'il est une réponse à l'oppression du Tiers-Monde tout entier. Cette théologisation réciproque de la guerre (« Grand Satan » contre « Forces du mal ») est une phase nouvelle de la montée aux extrêmes.

En ce sens, tout le monde sait que l'avenir de l'idée européenne, et donc aussi de la vérité chrétienne qui la traverse, se jouera en Amérique du Sud, en Inde, en Chine, tout autant qu'en Europe. Cette dernière a joué, mais en

pire, le rôle de l'Italie pendant les guerres du XVI^e siècle : le monde entier s'y est battu. C'est un continent fatigué, qui n'oppose plus beaucoup de résistance au terrorisme. D'où le caractère foudroyant de ces attaques, menées souvent par des gens « de l'intérieur ». La résistance est d'autant plus complexe en effet que les terroristes sont proches de nous, à nos côtés. L'imprévisibilité de ces actes est totale. L'idée même de « réseaux dormants » vient corroborer tout ce que nous avons dit de la médiation interne, de cette identité des hommes entre eux qui peut soudain tourner au pire.

Je n'ai pas lu de livre sur Atta, le chef du groupe du 11 Septembre, qui a piloté l'un des deux avions. C'était un fils de bourgeois égyptien. Il est sidérant de penser que pendant les trois derniers jours avant l'attentat, il a passé ses nuits dans des bars avec ses complices. Il y a un côté mystérieux et intéressant dans ce phénomène. Qui aborde le problème de l'âme de ces hommes, de ce qu'ils sont, de leurs motivations ? Que signifie l'islam pour eux ? Qu'est-ce que cela veut dire, de se tuer pour cette cause ? Le nombre croissant d'attentats en Irak est impressionnant. Je trouve étrange qu'on s'intéresse si peu à ces phénomènes qui dominent le monde, comme la guerre froide le dominait auparavant. Depuis quand ? On ne le sait même pas, au juste. Personne n'aurait pu imaginer, après l'effondrement du mur de Berlin, qu'on en serait là, à peine vingt ans plus tard. Ceci ébranle notre vision de l'histoire, telle qu'elle s'écrit depuis les Révolutions américaine et française, et qui ne tient pas compte du fait que l'Occident tout entier est défié, menacé par cela. On est obligé de dire « cela », parce qu'on ne sait pas ce que c'est. La révolution islamiste a été relancée avec des attentats contre deux ambassades en Afrique, sous la présidence de Bill Clinton. On a bien cherché, mais on n'a rien trouvé. Tout comme on ne sait même pas si Ben Laden est un homme réel. Les gens s'imaginent-ils vraiment dans

quelle histoire ils sont entrés ? et de quelle histoire ils sont sortis ? Je n'ai plus grand-chose à dire à partir d'ici, parce que cette réalité est trop inconnue, et que notre réflexion connaît là ses limites.

Je me sens, devant cela, un peu comme Hölderlin devant l'abîme qui le séparait de la Révolution française. Même à la fin du XIX^e siècle, on se serait encore aperçu qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Nous assistons à une nouvelle étape de la montée aux extrêmes. Les terroristes ont fait savoir qu'ils avaient tout leur temps, que leur notion du temps n'était pas la nôtre. C'est un signe clair du retour de l'archaïque : un retour aux VII^e-IX^e siècles, qui est important en soi. Mais qui s'occupe de cette importance, qui la mesure ? Est-ce du ressort des Affaires étrangères ? Il faut s'attendre à beaucoup d'imprévu dans l'avenir. Nous allons assister à des choses qui seront certainement pires. Les gens n'en resteront pas moins sourds.

Au moment du 11 Septembre, il y a quand même eu un ébranlement, mais il s'est tout de suite apaisé. Il y a eu un éclair de conscience, qui a duré quelques fractions de seconde : on a senti que quelque chose se passait. Et une chape de silence est venue nous protéger contre cette fêlure introduite dans notre certitude de sécurité. Le rationalisme occidental agit comme un mythe : nous nous acharnons toujours à ne pas vouloir voir la catastrophe. Nous ne pouvons ni ne voulons voir la violence telle qu'elle est. On ne pourra pourtant répondre au défi terroriste qu'en changeant radicalement nos modes de pensée. Or, plus ce qui se passe s'impose à nous, plus le refus d'en prendre conscience se renforce. Cette configuration historique est si nouvelle que nous ne savons par quel bout la prendre. Elle est bien une modalité de ce qu'avait aperçu Pascal : la guerre de la violence et de la vérité. Songeons à la carence de ces avant-gardes qui nous prêchaient l'inexistence du réel !

Il nous faut entrer dans une pensée du temps où la bataille de Poitiers et les Croisades sont beaucoup plus proches de nous que la Révolution française et l'industrialisation du Second Empire. Les points de vue des pays occidentaux constituent tout au plus pour les islamistes un décor sans importance. Ils pensent le monde occidental comme devant être islamisé le plus vite possible. Les analystes tendent à dire qu'il s'agit là de minorités isolées, très étrangères à la réalité de leur pays. Elles le sont sur le plan de l'action, bien sûr, mais sur le plan de la pensée ? N'y aurait-il pas là, malgré tout, quelque chose d'essentiellement islamique ? C'est une question qu'il faut avoir le courage de poser, quand bien même il est acquis que le terrorisme est un fait brutal qui détourne à son profit les codes religieux. Il n'aurait néanmoins pas acquis une telle efficacité dans les consciences s'il n'avait actualisé quelque chose de présent depuis toujours dans l'islam. Ce dernier, à la grande surprise de nos républicains laïcs, est encore très vivant sur le plan de la pensée religieuse. Il est indéniable qu'on retrouve aujourd'hui certaines thèses de Mahomet.

Mais ce à quoi nous assistons avec l'islamisme est néanmoins beaucoup plus qu'un retour de la Conquête, c'est ce qui monte depuis que la révolution monte, après la séquence communiste qui aura fourni un intermédiaire. Le léninisme comportait en effet déjà certains de ces éléments. Mais ce qui lui manquait, c'était le religieux. La montée aux extrêmes est donc capable de se servir de tous les éléments : culture, mode, théorie de l'État, théologie, idéologie, religion. Ce qui mène l'histoire n'est pas ce qui apparaît comme essentiel aux yeux du rationaliste occidental. Dans l'in vraisemblable amalgame actuel, je pense que le mimétisme est le vrai fil conducteur.

Si l'on avait dit aux gens, dans les années 1980, que l'islam jouerait le rôle qu'il joue aujourd'hui, on serait passé pour dément. Or il y avait déjà dans l'idéologie diffusée par Staline des éléments para-religieux qui annonçaient des

contaminations de plus en plus radicales, à mesure que le temps passerait. L'Europe était moins malléable au temps de Napoléon. Elle est redevenue, après le Communisme, cet espace infiniment vulnérable que devait être le village médiéval face aux Vikings. La conquête arabe a été fulgurante, alors que la contagion de la Révolution française a été freinée par le principe national qu'elle avait levé dans toute l'Europe. L'islam, dans son premier déploiement historique, a conquis religieusement. C'est ce qui a fait sa force. D'où la solidité aussi de son implantation. L'élan révolutionnaire accéléré par l'épopée napoléonienne a été contenu par l'équilibre des nations. Mais celles-ci se sont enflammées à leur tour et ont brisé le seul frein possible aux révolutions qui pointent.

Il faut donc changer radicalement nos modes de pensée, essayer de comprendre sans a priori cet événement avec toutes les ressources que peut nous apporter l'islamologie. Le chantier est à entreprendre, et il est immense. J'ai personnellement l'impression que cette religion a pris appui sur le biblique pour refaire une religion archaïque plus puissante que toutes les autres. Elle menace de devenir un instrument apocalyptique, le nouveau visage de la montée aux extrêmes. Alors qu'il n'y a plus de religion archaïque, tout se passe comme s'il y en avait une autre qui se serait faite sur le dos du biblique, d'un biblique un peu transformé. Elle serait une religion archaïque renforcée par les apports du biblique et du chrétien. Car l'archaïque s'était évanoui devant la révélation judéo-chrétienne. Mais l'islam a résisté, au contraire. Alors que le christianisme, partout où il entre, supprime le sacrifice, l'islam semble à bien des égards se situer avant ce rejet.

Certes, il y a du ressentiment dans son attitude à l'égard du judéo-christianisme et de l'Occident. Mais il s'agit aussi d'une religion nouvelle, on ne peut le nier. La tâche qui incombe aux historiens des religions, voire aux anthropologues, sera de montrer comment et pourquoi elle est ad-

venue. Car il y a dans certains aspects de cette religion un rapport à la violence que nous ne comprenons pas et qui est justement d'autant plus inquiétant. Pour nous, être prêt à payer de sa vie le plaisir de voir l'autre mourir, ne veut rien dire. Nous ne savons pas si ces phénomènes relèvent ou non d'une psychologie particulière. On est donc dans l'échec total, on ne peut pas en parler. Et on ne peut pas non plus se documenter, car le terrorisme est une situation inédite qui exploite les codes islamiques, mais qui n'est pas du tout du ressort de l'islamologie classique. Le terrorisme actuel est nouveau, même d'un point de vue islamique. Il est un effort moderne pour contrer l'instrument le plus puissant et le plus raffiné du monde occidental : sa technologie. Il le fait d'une manière que nous ne comprenons pas, et que l'islam classique ne comprend peut-être pas non plus.

Il ne suffit donc pas de condamner les attentats. La pensée défensive que nous opposons à ce phénomène n'est pas forcément désir de compréhension. Elle est même souvent désir d'incompréhension, ou volonté de se rassurer. Clausewitz est plus facile à intégrer dans un développement historique. Il nous fournit un outillage intellectuel pour comprendre cette escalade violente. Mais où trouve-t-on de telles idées dans l'islamisme ? Le ressentiment moderne, en effet, ne va jamais jusqu'au suicide. Nous n'avons donc pas les chaînes d'analogies qui nous permettraient de comprendre. Je ne dis pas qu'elles ne sont pas possibles, qu'elles ne vont pas apparaître, mais j'avoue mon impuissance à les saisir. C'est pourquoi les explications que nous donnons sont souvent du ressort d'une propagande frauduleuse contre les musulmans.

Nous ne savons pas, nous n'avons aucun contact, intime, spirituel, phénoménologique avec cette réalité. Le terrorisme est une violence supérieure, et cette violence affirme qu'elle va triompher. Mais rien ne dit que le travail qui reste à faire pour libérer le Coran de ses caricatures

aura une quelconque influence sur le phénomène terroriste lui-même, à la fois lié à l'islam et différent de lui. On peut donc dire, de façon tout à fait provisoire, que la montée aux extrêmes se sert aujourd'hui de l'islamisme comme elle s'est servie hier du napoléonisme ou du pangermanisme. Le terrorisme est redoutable dans la mesure où il sait très bien s'articuler sur les technologies les plus mortifères, et ceci hors de toute institution militaire. La guerre clausewitzienne était une analogie encore imparfaite pour l'appréhender. Il est indéniable, en revanche, qu'elle l'annonçait.

J'ai emprunté au Coran, dans *La Violence et le Sacré*, l'idée que le bélier qui sauve Isaac du sacrifice est le même que celui qui avait été envoyé à Abel pour ne pas tuer son frère : preuve que le sacrifice est là aussi interprété comme un moyen de lutter contre la violence. On peut en déduire que le Coran a compris des choses que la mentalité laïque ne comprend pas, à savoir que le sacrifice empêche les représailles. Il n'en reste pas moins que cette problématique a disparu dans l'islam, de la même manière qu'elle a disparu en Occident. Le paradoxe que nous devons donc affronter est que l'islam est plus proche de nous aujourd'hui que le monde d'Homère. Clausewitz nous l'a fait entrevoir, à travers ce que nous avons appelé sa religion guerrière, où nous avons vu apparaître quelque chose de très nouveau et de très primitif en même temps. L'islamisme est, de la même façon, une sorte d'événement interne au développement de la technique. Il faudrait pouvoir penser à la fois l'islamisme et la montée aux extrêmes, l'articulation complexe de ces deux réalités.

L'unité du christianisme du Moyen Âge a donné la Croisade, permise par la papauté. Mais la Croisade n'a pas l'importance que l'islam imagine. C'était une régression archaïque sans conséquence sur l'essence du christianisme. Le Christ est mort partout et pour tout le monde. Le fait de concevoir les juifs et les chrétiens comme des falsificateurs, en revanche, est ce qu'il y a de plus irrémédiable. Ceci per-

met aux musulmans d'éliminer toute discussion sérieuse, toute approche comparative entre les trois religions. C'est une manière indéniable de ne pas vouloir voir ce qui est en jeu dans la tradition prophétique. Pourquoi la révélation chrétienne a-t-elle été soumise pendant des siècles à des critiques hostiles, aussi féroces que possible, et jamais l'islam? Il y a là une démission de la raison. Elle ressemble par certains côtés aux apories du pacifisme, dont nous avons vu à quel point elles pouvaient encourager le bellicisme. Le Coran gagnerait donc à être étudié comme l'ont été les textes juifs et chrétiens. Une approche comparative révélerait, je pense, qu'il n'y a pas là de réelle conscience du meurtre collectif.

Il y a, en revanche, une conscience chrétienne de ce meurtre. Les deux plus grandes conversions, celle de Pierre et celle de Paul, sont analogues : elles ne font qu'un avec la conscience d'avoir participé à un meurtre collectif. Paul était là quand on a lapidé Étienne. Le départ pour Damas se greffe sur ce lynchage, qui ne peut que l'avoir angoissé terriblement. Les chrétiens comprennent que la Passion a rendu le meurtre collectif inopérant. C'est pour cela que, loin de réduire la violence, la Passion la démultiplie. L'islamisme aurait très tôt compris cela, mais dans le sens du djihad.

Il y a ainsi des formes d'accélération de l'histoire qui se perpétuent. On a l'impression que le terrorisme actuel est un peu l'héritier des totalitarismes, qu'il y a des formes de pensées communes, des habitudes prises. Nous avons suivi l'un des fils possibles de cette continuité, avec la construction du modèle napoléonien par un général prussien. Ce modèle a été repris ensuite par Lénine et Mao Tsé-Toung, auquel se réfère, dit-on, Al Qaida. Le génie de Clausewitz est d'avoir anticipé à son insu une loi devenue planétaire. Nous ne sommes plus dans la guerre froide, mais dans une guerre très chaude, étant donné les centaines, voire demain les milliers de victimes quotidiennes en Orient.

Le réchauffement de la planète et cette montée de la violence sont deux phénomènes absolument liés. J'ai beaucoup insisté sur cette confusion du naturel et de l'artificiel, qui est ce que les textes apocalyptiques apportent peut-être de plus fort. L'amour s'est en effet « refroidi ». Certes, on ne peut pas nier qu'il travaille comme il n'a jamais travaillé dans le monde, que la conscience de l'innocence de toutes les victimes a progressé. Mais la charité fait face à l'empire aujourd'hui planétaire de la violence. Contrairement à beaucoup, je persiste à penser que l'histoire a un sens, qui est précisément celui dont nous n'avons cessé de parler. Cette montée vers l'apocalypse est la réalisation supérieure de l'humanité. Or plus cette fin devient probable, et moins on en parle.

J'en suis venu à un point décisif : celui d'une profession de foi, plus que d'un traité stratégique, à moins que les deux mystérieusement s'équivalent, dans cette guerre essentielle que la vérité livre à la violence. J'ai toujours eu l'intime conviction que cette dernière participe d'une sacralité dégradée, redoublée par l'intervention du Christ venu se placer au cœur du système sacrificiel. Satan est l'autre nom de la montée aux extrêmes. Mais ce que Hölderlin a entrevu, c'est aussi que la Passion a radicalement transformé l'univers archaïque. La violence satanique a longtemps réagi contre cette sainteté qui est une mue essentielle du religieux ancien.

C'est donc que Dieu même s'était révélé en son Fils, que le religieux avait été confirmé une fois pour toutes dans l'histoire des hommes, au point d'en modifier le cours. La montée aux extrêmes révèle, à rebours, la puissance de cette intervention divine. Du divin est apparu, plus fiable que dans toutes les théophanies précédentes, et les hommes ne veulent pas le voir. Ils sont plus que jamais les artisans de leur chute, puisqu'ils sont devenus capables de détruire leur univers. Il ne s'agit pas seulement, de la part du christianisme, d'une condamnation morale exem-

plaire, mais d'un constat anthropologique inéluctable. Il faut donc réveiller les consciences endormies. Vouloir rassurer, c'est toujours contribuer au pire.

Achever Clausewitz, Carnets Nord, 2007
Les Amis de Bartleby, septembre 2015
lesamisdebartleby.wordpress.com